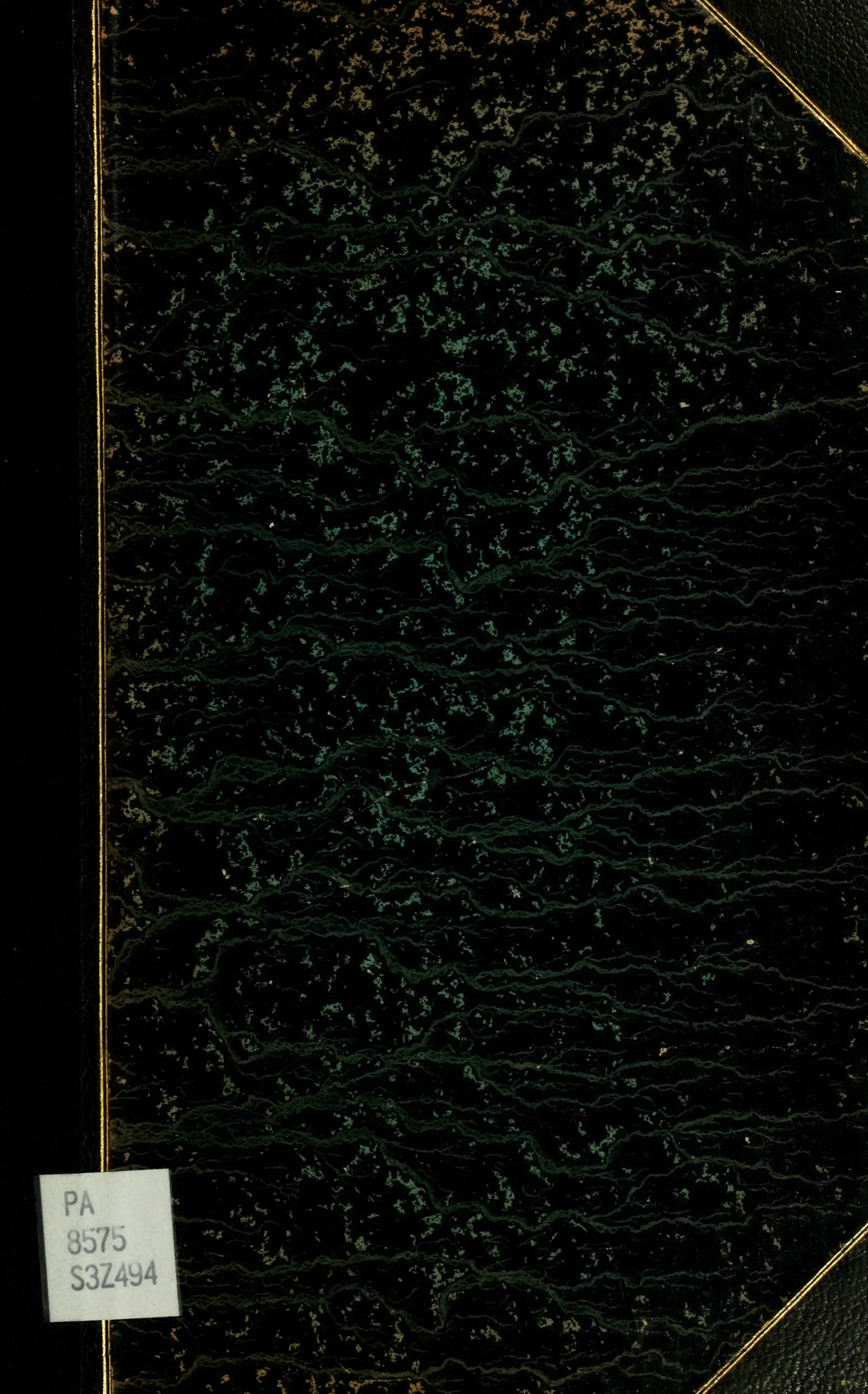
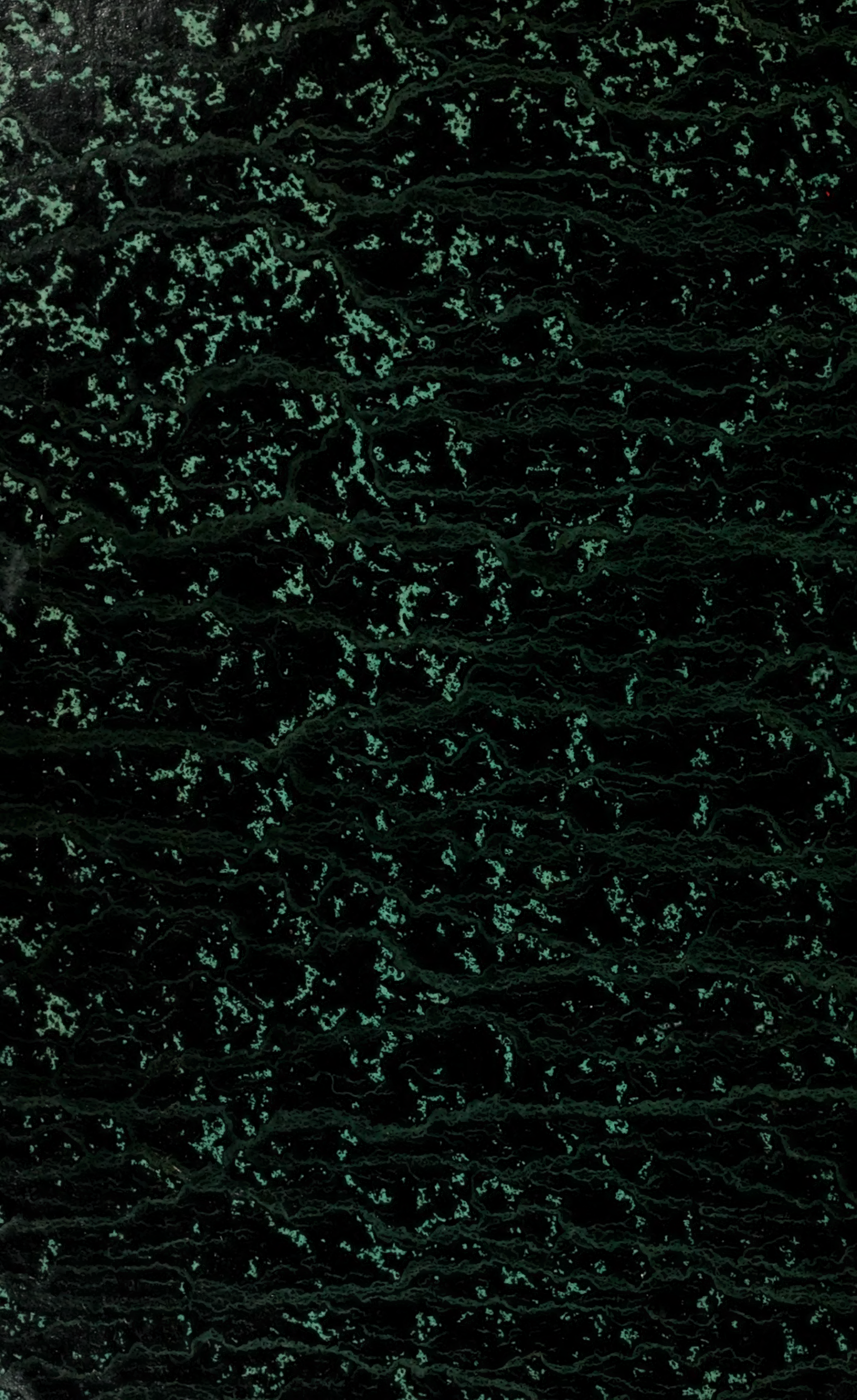

PA
8575
S3Z494





A Monsieur
Membre de l'Institut
hommage respectueux
R. Dezeimeris

ES GRECQUES

DE

LETTRES

DE

J.-C. SCALIGER

(Extrait des *Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1876).

LETTRES GRECQUES

DE

J.-C. SCALIGER

A IMBERT

PUBLIÉES, TRADUITES ET ANNOTÉES

PAR

REINHOLD DEZEIMERIS



BORDEAUX
IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU
11, RUE GUIRAUDE, 11

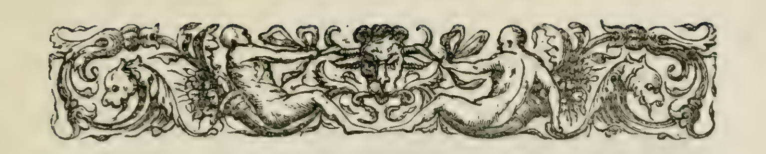
1877

A MES AMIS

HENRI MARION et GEORGES MOREL

SOUVENIR AFFECTUEUX

R. D.



AVERTISSEMENT

C'EST *une note de M. Léonce Couture qui m'a révélé l'existence à Leyde de deux lettres de Jules-César Scaliger à Gérard-Marie Imbert.*

L'excellent rédacteur de la Revue de Gascogne *me priait, il y a quelques mois, d'user de mes bons rapports avec M. W.-G. Pluygers, le docte bibliothécaire de l'Université de Leyde, pour en obtenir communication. Avec l'autorisation de M. Pluygers, M. W.-N. du Rieu, conservateur de la même Bibliothèque, voulut bien les faire transcrire par M. Hartmann. Je les publie* (1) *sur cette copie, après avoir fait collationner de nouveau par M. du Rieu certains passages qui me paraissaient suspects.*

J'adresse aux trois savants hollandais l'expression de ma vive gratitude pour tous leurs bons offices.

(1) Ma traduction, communiquée à M. L. Couture avant l'impression du texte, doit être utilisée par lui dans un appendice à son étude sur Imbert, appendice qui paraîtra dans la *Revue de Gascogne.*

Ces deux lettres ont été écrites par Scaliger en 1557, à l'occasion des vers grecs que le jeune Imbert avait faits à son éloge (1).

L'illustre érudit habitait alors Agen. Imbert, qui était de Condom, et, par suite du voisinage, lié anciennement avec Scaliger, se trouvait à Paris, où il terminait, sous Daurat, ses études littéraires. Sur la recommandation de Scaliger, il était entré dans l'intimité du savant J. de Maumont (2), *qui surveillait alors, chez Vascosan, l'impression du livre de Scaliger contre Cardan* (Exotericarum exercitationum liber xv[us] de Subtilitate, ad H. Cardanum), *ouvrage qui parut en cette même année 1557.*

Le 14 et le 15 mars 1557 (3), *Maumont malade écrivait, de l'imprimerie même, une lettre dans le* post-scriptum *de laquelle il annonçait à Scaliger que Daurat et Imbert venaient de lui faire remettre des vers grecs destinés à être imprimés en tête du volume, et il ajoutait quelques mots sur les sentiments*

(1) Ces vers, avec la traduction que j'en ai faite, ont été réimprimés à la page 98 du volume des *Sonnets exotériques d'Imbert,* publié avec tant de soins par M. Tamizey de Larroque. Je les reproduis ci-après, p. 32.

(2) C'est ce qui me paraît ressortir de cette phrase d'une lettre de Maumont à Scaliger (p. 246 des *Epistolæ J.-C. Scaligeri*) : « ... *Imbertus tuus, nuncque, beneficio tuo, totus noster.* » — Sur Jean de Maumont, voyez la note de M. Tamizey de Larroque, ouvrage cité, p. 76.

(3) J'ai cru un moment que cette date du 15 mars impliquait le millésime de 1558; mais le volume contre Cardan, qui était alors sous presse, porte un achevé d'imprimer de juillet 1557. Il résulte de cela que Maumont faisait commencer l'année au 1[er] janvier, appliquant par anticipation la réforme établie six ans plus tard par l'ordonnance de Roussillon (1563).

d'estime que les deux hellénistes professaient à l'égard de celui dont ils venaient de chanter les louanges dans l'idiome d'Homère (1).

C'est à cette occasion que Scaliger prit la plume pour remercier Imbert; il est possible qu'il en ait fait autant à l'égard de Daurat; mais la pensée que ce dernier lirait probablement la lettre écrite à son jeune disciple a pu être pour quelque chose dans l'emploi qu'il fit de la langue grecque, emploi qui était d'ailleurs une manière gracieuse de se mettre à l'unisson de ses panégyristes.

Cette circonstance, cette singularité si l'on veut, a peut-être été la cause de la non insertion de ces deux pièces dans le recueil des lettres de J.-C. Scaliger, qui fut publié par François Dousa, en 1600 (2).

Sans doute, il serait difficile d'admettre que quelques pages de grec eussent pu paraître un épouvantail aux lecteurs hollandais de cette époque. Daniel Heinsius, précisément alors, saisissait volontiers les occasions

(1) « *Id autem fecerunt, alter* [Daurat], *ut benevolentiam erga te suam, tuorumque operum admirationem toti mundo testificaretur; alter porro* [Imbert], *ut veterem suam tui observantiam atque amorem magis ac magis patefaceret et confirmaret.* » (Extrait de la lettre de Maumont imprimée par Dousa parmi celles de Scaliger, p. 243 et suiv. Quant au *post-scriptum* resté inédit, on en trouvera le texte plus loin, p. 40.)

(2) Dousa, dans sa préface, constate qu'il a recueilli la plupart de ces lettres pendant un voyage en France. Il dit en avoir tiré aussi quelques unes des papiers de J.-C. Scaliger, conservés par son fils Joseph. Je pense que celles que je publie ici proviennent de cette dernière source. Elles ont toute l'apparence de copies autographes, et les passages dont j'ai eu le *fac-simile* présentent les α et les γ très caractéristiques fournis par le spécimen de l'écriture de Scaliger, dans l'atlas du Théocrite de Gail.

de faire des dédicacées en dorien (1)*; le fils de Scaliger s'exerçait avec amour à mettre en vers grecs des vers latins, et Dousa même, bien que plus spécialement latiniste, ne reculait pas non plus devant le grec; mais la publication du recueil de ces lettres a été faite avec une négligence si manifeste, le désordre règne tellement d'un bout à l'autre du volume, qu'il faut bien admettre que ni Joseph Scaliger, ni Dousa, n'ont surveillé de près l'impression. Ils se seront probablement contentés de livrer des copies à l'imprimerie Plantinienne, et, pour éviter de plus grandes causes d'erreurs, ils en auront distrait les épîtres grecques, qui devaient d'ailleurs intéresser un nombre de lecteurs beaucoup plus restreint.*

Quoi qu'il en soit, ces deux épîtres paraissent être restées inédites (2)*, et cette circonstance fortuite me permet aujourd'hui de fournir un utile complément à l'excellente édition des* Sonnets *d'Imbert, publiée par M. Ph. Tamizey de Larroque, et à la curieuse notice consacrée à cet auteur par M. Léonce Couture.*

(1) Il dédiait ainsi son Théocrite, en 1604, à Paul Choart de Buzanval, auquel Dousa avait dédié, en 1600, le recueil des lettres de J.-C. Scaliger.

(2) J'apprends par M. du Rieu que Schelhorn, dans les vol. VI et VIII de ses *Amœnitates Litterariæ*, a publié quelques parties du recueil des papiers de Scaliger conservé à Leyde. Je ne suppose pas toutefois que les épîtres à Imbert aient trouvé place dans cette publication, que je n'ai pu consulter. — J'apprends aussi, au dernier moment, que, dans ces mêmes papiers, se trouvent encore deux lettres grecques de Scaliger le père, écrites l'une à son fils Sylve, l'autre à Muret. Je me propose de les faire imprimer plus tard, si le public accueille avec intérêt celles que je lui offre aujourd'hui.

J'ajoute que ces pages, fort remarquables comme manifeste d'indépendance intellectuelle, offrent un intérêt particulier pour l'histoire des études grecques. Si l'on examine, d'une part, l'aisance du langage et la précision des termes, si l'on songe qu'en 1557 les dictionnaires grecs complets faisaient défaut (1)*, on reste profondément surpris de la force de volonté de ces hommes de la Renaissance, qui, sans autre secours que la lecture, l'application et la sagacité, parvenaient à une possession aussi intime des langues anciennes. Il suffit de lire la seconde de ces lettres pour constater, à ses répétitions, qu'elle n'a point été le produit d'une préparation prolongée; or, depuis Budé, je ne vois guère que le bon Coray qui eût su improviser ainsi d'utiles conseils à la jeunesse de son temps. Il l'aurait fait en un style moins imagé et plus volontairement facile et doux* (2)*, mais non, ce me semble, avec une plus ample connaissance des ressources de la langue.*

Je sais bien qu'en y regardant de très près, on peut trouver en ces lettres certaines incorrections de

(1) Le lexique, fort estimable, de Robert Constantin ne parut qu'en 1562. L'auteur était l'ami et peut-être le disciple de Scaliger. Je ferai remarquer que c'est une longue épître grecque qui sert de préface a son livre.

(2) Je songe, en disant cela, aux prolégomènes en grec moderne qui accompagnent les divers volumes de la *Bibliothèque grecque* de Coray, et j'engage le lecteur philhellène à comparer aux lettres de Scaliger quelques-unes de ces pages pleines de sens élevé qui, sans viser à la grandeur, touchent et imposent la sympathie. (Voir notamment les prolégomènes des volumes contenant le *Gorgias* de Platon, la *Morale* d'Aristote et les *Entretiens* d'Arrien sur Épictète.)

détail; mais ce qu'on ne saurait contester à celui qui les a écrites, c'est une intelligence rare, un sentiment profond des allures de la phrase grecque. Il sait, lorsqu'il le veut, étendre et nuancer sa pensée au moyen de ces enlacements prolongés dont Paul-Louis Courier faisait ses délices; mais il semble posséder surtout le secret des habiles groupements de particules, qui rendent le laconisme expressif et lui communiquent le relief et l'élan.

Malgré une vive boutade contre Platon, on voit que Scaliger doit au sublime penseur plus qu'il ne veut bien le dire. Le tour de ses deux lettres, leurs formules et jusqu'à leur vocabulaire, trahissent mainte fois le souvenir direct de Platon et l'influence de cette parole pleine à la fois de puissance et de charme qui est une des gloires immortelles de l'esprit humain. Seulement, à la grâce vague de l'idéaliste, Scaliger a substitué la précision un peu raide et brusque de l'observateur, le réalisme du savant : en cela, il tient de ses auteurs favoris, Aristote, Théophraste et Galien.

Au milieu de ces grands hommes et parlant tout à coup leur langue, notre grand érudit se montre sous un aspect nouveau; et, merveilleux effet de l'influence grecque! la rudesse ordinaire de sa personnalité se trouve un instant radoucie par la délicatesse de son hellénisme.

Ce testament philosophique et littéraire dut être d'ailleurs le chant du cygne. A bout d'une vie toute

remplie de pensée et d'action, vie dont il était fier à bon droit, le puissant vieillard mourait à Agen, en 1558, laissant à son temps des regrets dont Estienne de La Boëtie se fit le touchant interprète, et léguant à l'avenir un fils continuateur de sa gloire : celui qui allait être Joseph Scaliger.





ΣΚΑΛΑΝΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΑΙ

LETTRES DE SCALIGER



SCALIGER A IMBERT

QUE Dieu te donne, très glorieux jeune homme, de bien penser et de bien faire, à toi qui montres des lumières au-dessus de ton âge et au-dessus de la mesure habituelle de ton pays. Ton âge, tendre encore, a été fortifié par l'application à la sagesse, tandis que, ton pays, les richesses et le dérèglement qui en est la conséquence le jettent trop souvent dans une voie où tout est sophistication de la vie. Reçois donc mes plus grands, mes plus sincères remercîments pour les éloges que tu m'as adressés. Tout ce qu'il me reste à souhaiter, c'est d'être un jour, aux yeux des autres, tel que tu m'as dépeint. Mes travaux, en effet, ces travaux que tu admires, ils sont sans utilité pour le plus grand nombre, et ils doivent déplaire aux habiles. Aux yeux de la foule, la sagesse n'est pas la sagesse, et, pour les doctes, les nouveautés de doctrine sont autant de vanités et de sottises. Certes, les enseignements du savoir antique sont, d'une façon générale, l'objet de mon admiration, de mon respect; mais ne semble-t-il pas que leurs dissidences entre eux et leur incompatibilité soient de nature à ouvrir les yeux à quiconque n'est pas aveuglé par une insouciante confiance? En effet, comme la nature a organisé nos sens de façon à nous permettre de fuir les dangers du mal et de poursuivre les avantages du bien, elle a de même disposé les facultés intellectuelles à l'égard de ce qui fait le malheur ou le bonheur suprêmes. C'est pourquoi il faut tout soumettre à l'examen, mais non d'une manière nonchalante



Ὁ ΣΚΑΛΑΝΟΣ ἸΜΒΕΡΤῼ

ΑΛΛᾺ σοὶ μέν, ὦ ἐνδοξότατε νεανία, δοίη ὁ Θεὸς εὖ τε νοεῖν καὶ πράττειν καλῶς, ὃς ὑπὲρ τὴν σὴν ἡλικίαν καὶ τὰ ἤθη τῆς χώρας φρονεῖς· ὧν ἡ μὲν ἔτι ἁπαλὴ ἔρρωσται ὑπὸ τῆς ἐπιμελείας πρὸς τὴν σοφίαν, τὴν δὲ ὁ πλοῦτος καὶ ἡ ἀπὸ τούτου ἀταξία ἐν τοῖς πλείστοις ἔσφηλεν ἐς τὸ σοφίζειν τὸν βίον. Σοὶ μὲν οὖν χάριν τὴν μεγίστην καὶ ἄφθαρτον ἔχω τῶν ἐπαίνων· ἐμοὶ δὲ λοιπὸν ἡ εὐχὴ μόνον τοῦ τοιοῦτον γίγνεσθαι. Τὰ γὰρ ἐμά, τὰ ὑπὸ σοῦ θαυμαζόμενα, τοῖς μὲν πολλοῖς ἄχρηστα, τοῖς δὲ συνετοῖς ἀηδῆ. Τῷ μὲν ὄχλῳ τὰ σοφὰ οὐδὲ ὡς ὄντα, τοῖς δ' ἐνδόξοις τὰ καινὰ τῶν δογμάτων κενὰ καὶ ἄδοξα. Ἡμῖν δὲ τῶν πάλαι τὰ ῥηθέντα ἅπαντα μὲν ἐν θαύματι καὶ προσκυνήσει· οὐ μὴν ἀλλὰ ἡ κατ' ἀλλήλων ἀνομοιότης καὶ τὸ ἀσύμβολον ἐγείρειν ἔοικε δύνασθαι τοὺς μὴ εὐθύμους ῥᾳθυμίᾳ; Ὥσπερ γὰρ αἱ αἰσθήσεις προστεταγμέναι τυγχάνουσι παρὰ τὴν φύσιν ἵνα τῶν μὲν ἀτόπων φεύγωμεν τὰ δεινά, τῶν δὲ ἀγαθῶν διώκωμεν τὰ καλά, οὕτω καὶ τὸν νοῦν διέθηκεν αὐτὴ πρός τε τὴν ἀτυχίαν καὶ τὴν εὐδαιμονίαν. Ἐξασκητέα τοίνυν τὰ πάντα ἀλλ' οὐχ ὑπτίως καὶ ἀφρόνως, οὐδ' ὡς ἐν θωπεύσει ἀγαπητέα. Οὐ γὰρ

χαλινὸν ἐντιθέναι ἡμῖν τοὺς παλαίους οἶμαι χρῆν, οὐδέ, μὰ τὸν Δία, πρέπειν, ἀλλὰ κέντρα προστιθέναι, ὡς τὰ βραβεῖα, τῇ μὲν ἀρετῆς, τῇ δὲ σοφίας. Ἐγὼ μὲν οὖν τοιαῦτα ἀεὶ πρὸ ποδῶν καὶ ὀφθαλμῶν ἔχων, οὐδαμῶς ᾠήθην τοῦ εὐγενοῦς ἀνδρὸς εἶναι τὸ ἑαυτὸν ἀγνοοῦντα ἐν τοῖς ὑστέροις καταλιπεῖν, καὶ τοῦτο γιγνώσκων ὅτι ἱδρὼς καὶ φροντὶς τῆς μὲν ἀθυμίας πολέμιοι, τῆς δὲ καλοκαγαθίας ἢ ὑποκριταὶ ἢ χορηγοί. Ἔῤῥωσο.

et irréfléchie, et ne rien embrasser avec une sorte d'adulation servile. Que les anciens nous imposent un frein, cela ne doit pas être, à mon sens, et, je le dis hautement, cela serait déraisonnable. Qu'ils nous servent, au contraire, d'aiguillon, comme le sont les prix de la lutte, dans la recherche de la vertu et du savoir. Du moins, voilà les principes que j'ai sans cesse devant moi et sous mes yeux. Je n'admets donc pas qu'il soit d'un homme bien né de se méconnaître, en se réduisant aux rôles subalternes, et suis bien convaincu que le travail, la réflexion, ennemis de l'insouciance, sont les coryphées, les grands acteurs de toute vertu. Adieu!





SCALIGER A IMBERT

SALUT

JUSQU'ICI j'avais été frappé de la vigueur de ton esprit heureusement doué; je suis stupéfait à présent en voyant combien il est difficile. Tu pouvais, tranquillement et non sans plaisir, prêter l'oreille à tout le bien que l'on disait de toi, et qu'on disait, je pense, avec assez de grâce : quelle mouche t'a donc piqué, mon cher, pour te faire attiffer une apologie inutile, en prenant à partie et châtiant vertement, comme s'il t'eût joué un mauvais tour, celui-là même qui, loin de penser à mal, s'appliquait à faire ton éloge? Enfin! il est clair que j'ai perdu ma peine, et que ta gratitude est déjà évanouie.

Or çà, parce que j'ai dit que tes pensées et tes œuvres étaient au-dessus de la mesure habituelle de ton pays, voilà que tu m'opposes Hérodote disant que les régions douces et fertiles ne produisent pas les hommes de valeur. D'abord, ce n'est pas Hérodote qui pourrait me persuader, moi qui ai beaucoup et profondément observé les rapports des choses en vue de la vérité. Une sentence ne suffit point, pour convertir, à elle seule, un homme sensé. Hérodote, lui, n'en est pas un : il n'est qu'un artisan de futilités; son mot est un mot en l'air et le fait n'existe pas. En vue de ce qui touche le plaisir de l'oreille, notre homme épanche un flux de paroles sortant de la plus douce de toutes les sources; mais, ce qui convient réellement à l'histoire, il ne s'en soucie et va son train, s'admirant bravement tout seul. Son



Ὁ ΣΚΑΛΑΝῸΣ ἸΜΒΈΡΤῼ

ΧΑΊΡΕΙΝ.

ΤῸ μὲν εὐφυὲς καὶ τὸ εὔτονον τῆς σῆς διανοίας ἐθαύμασα μὲν ἀεί, τὸ δὲ νῦν ἐργῶδες καὶ ὑπερεθαύμασα. Ἐξὸν γάρ σοι ἡσύχως ἔχοντι ἀκούειν καὶ ἀγαπᾶν τὰ περὶ σοῦ καλά, οὐ κακῶς, οἶμαι, γεγραμμένα, τί ἔπαθες, ὦ δαιμόνιε, οὐκ ἀναγκαῖον ἀπολογίαν καλλωπίζων, ὥστε τῷ ἐγκωμιαστῇ σοῦ, οὕτως ἄλλως παροξυνθέντι, ἅτε παρακρούοντι ἐπιτιμᾶν καὶ ἐπισκήπτειν; Φροῦδος μὲν οὖν ὁ πόνος, ἐξίτηλος δὲ ἡ χάρις.

Ἀλλ' ὅτι σε ὑπὲρ τὸ ἔθος τῆς χώρας φρονεῖν τε καὶ πράττειν ἔφην ἐγώ, σὺ δὲ ἀντιτείνεις τὸ Ἡροδότου· ἀπὸ μαλακῶν καὶ εὔγεων ἄνδρας ἀγαθοὺς μὴ φύεσθαι. Ἀλλ'ἐμέ γε, πολλὰ καὶ μεγάλα φοιτῶντα καὶ τὴν ἀναλογίαν ὑπὲρ τοῦ ἀληθοῦς ἐνδελεχῶς μελετῶντα, οὐ πείθει ἐκεῖνος· οὐ γὰρ ἱκανὴ ῥῆσις αὐτόματος ἄνδρα σοφὸν ἀνακλᾶν· ἐκεῖνος μὲν οὖν οὐ σοφός, ἀλλὰ ματαιολογίαν ἠσκηκώς· ὁ δὲ λόγος ἄλογος· τὸ δὲ πρᾶγμα τῶν μὴ ὄντων. Ἀνὴρ μὲν πρὸς τὰ τῶν ὤτων ἡδύσματα γλυκύτατον ἁπάντων κρηνῶν νᾶμα ἀφίησι, τοῦ δὲ ἀτεχνῶς πρέποντος τῇ ἱστορίᾳ ἀμελήσας, ἄπεισιν ἑαυτῷ μόνῳ θαυμαστός. Ὁ δὲ λόγος ἄνευ ψυχῆς

σωμάτιόν τι εἶναι ἔοικε· τὸ δὲ πρᾶγμα οὐχ οὕτως κεῖται. Οὐ γὰρ ταυτόθεν ἄνθρωπος καὶ φυτόν. Τὰ γὰρ δένδρων στόματα πάντα τῇ γῇ ἐμπεφυκότα τυγχάνει, ὅθεν καὶ τροφὴν ἀνέλκει πρὸς τὸ ζῆν καὶ τὸ γεννᾶν τοὺς καρπούς, τοιγαροῦν ἔγγεια ζῶα οἱ περὶ τὸν Πλάτωνα ἠξίουν αὐτά· ἡ δὲ τοῦ ἀνθρώπου τροφὴ οὐ διὰ τοῦ στόματος, οὐ γὰρ τοῦτο τὸ θυλάκιον, οὐδ' οὗτος ὁ ἀσκὸς ἔσμεν ὅπερ ὁρᾷς, ἀλλὰ νοῦς μόνος καὶ ἀληθὴς ἄνθρωπός ἐστι, καὶ τὸ ψυχῆς στόμα πεινῶν ἀεὶ καὶ διψῶν τὰ ἄνω, πρὸς ἃ τοῖς φυτοῖς ἀντεστραμμένως ἔτυχε φύσει διακείμενον.

Ἀλλὰ μὴν οὔκ ἐστι ταὐτὸ ῥώμη ἢ καρτερία ἢ ἀνδρεία τῷ καλῶς νοεῖν καὶ γράφειν γλαφυρῶς· ταῦτα γοῦν σοι καὶ σὰ ἔστω δι' ἐμῶν κρίσεων, ὦ κάλλιστε νεανία, τὰ δ' ἐκεῖνα τῆς πατρίδος τῆς σῆς, ὑπὲρ ἧς ἔγραψάς σε ἀμύνεσθαι πρὸς τὴν ἐμὴν παῤῥησίαν. Ἔτι δὲ οὐ πρὸς τὴν θέσιν ἔοικας λέγων διατελεῖν· οὐ γὰρ Βασκωνία γῆ μαλακή, οὔτε εὔφορος πᾶσα γῆ, οὐ μέντοι τὸ πλέον αὐτῆς, ἀλλὰ πῇ μὲν τοιαύτη, πῇ δ' ἄλλως, ὡς ἐπιτοπλεῖστον δὲ καὶ λεπτόγεως καὶ ψαμμώδης πρὸς τοὺς κέγχρους καὶ τὰς μελίνας, ἄπειρος μάλιστα τῆς τέχνης τοῦ σιτοφορεῖν· οὔκουν οὖθαρ λιπαρὸν ἐμαλάκυνεν ἂν τοὺς ἐνοικοῦντας, ἀλλὰ μᾶλλον τὸ σκληρὸν ἤνδρωσεν αὐτούς, ὅπερ καὶ πεποιημένον ὁρῶμεν· ἀγαθοὶ γὰρ τὰ πολέμια, ὡς ἅπαντες ὁμολογοῦσι, ὡς δ' ἐγὼ δοκῶ, καὶ τῶν Γάλλων ἁπάντων ἄριστοι πρὸς τὰ ὅπλα· τὰ δ' ἄλλα ἥττω, ἢ φύσει, ἢ βουλήσει, ἢ ἔθει ὑστερηθέντες τοσούτων ἀγαθῶν. Διὸ καὶ ἡμῖν γεγραμμένον ἐστὶν ὅπερ κεῖται ἐν τῇ ἐπιστολῇ· κεῖται

raisonnement ici n'est qu'un corpuscule sans âme, et les choses, dans la réalité, ne vont point de la sorte. En effet, les hommes et les plantes n'ont pas la même origine. Les bouches des arbres se trouvent développées dans l'intérieur de la terre, et elles en tirent la nourriture nécessaire pour vivre et produire des fruits; c'est pourquoi Platon les appelle des animaux tenant au sol; mais la véritable nourriture de l'homme n'est pas ce qui passe par sa bouche; nous ne sommes point, en un mot, ce petit sac, cette outre que tu vois. La pensée, voilà le seul, le véritable homme, et la bouche de l'âme, sans cesse affamée, altérée des choses d'en haut, a été placée vis-à-vis d'elles par la nature, et précisément à l'inverse de ce qui se voit chez les plantes.

Et d'ailleurs, la force, la fermeté, le courage, sont choses tout autres que bien penser et écrire avec talent. Or, à mon avis, c'est ceci même qui est ton partage à toi, mon bel ami, tandis que cela est le lot de ta patrie, dont tu prétends dans ta lettre te faire le champion contre ma franchise. Mais encore semble-t-il que tu t'en vas plaidant, sans traiter la vraie question. La Gascogne n'est point un pays doux, que je sache, ni absolument fertile, et même la plus grande partie de son territoire ne l'est nullement : ici il en va d'une façon, et ailleurs d'une autre; mais, dans l'ensemble, c'est une terre maigre, sablonneuse, propre à la culture du millet, du sorgho, mais inhabile, en particulier, à la production du froment. Ce n'est pas la grasse fécondité de ce terroir qui pourrait amollir ceux qui l'habitent, sa rudesse serait plutôt susceptible de les rendre vaillants, comme nous voyons que cela a lieu en réalité. Les Gascons, en effet, de l'aveu de tous, sont d'excellents hommes de guerre; moi, j'incline même à croire qu'ils sont les premiers parmi les Français pour le fait des armes. Quant au reste, ils sont inférieurs, que ce soit naturel, volonté ou habitude qui les prive de tels avantages. Voilà pourquoi je maintiens ce que j'ai écrit dans ma lettre, où il est dit, si j'ai bonne mémoire, que

tu es plus attique qu'on ne l'attendrait d'un Gascon. Mais toi, tu as embrouillé ce qui était si clair. Tu ne sais donc pas que, dans la nature, il y a des germes qui restent inféconds, tandis que l'habitude se développe, par suite d'une série d'actions, à côté de la nature, ou même contre elle? Admettons que le naturel de ton pays soit apte aux lettres, autant que tu voudras, et plus encore; mais cette habitude-là, où la trouves-tu, je te prie, chez tes compatriotes? Toi, mon enfant, toi, le fils d'un père distingué, grâce à une forte nourriture, après t'être assimilé les qualités natives du terroir, tu es parti, loin de tes jeunes camarades, et t'es élancé bien en avant à la recherche de la culture la plus accomplie, laissant à ceux-ci les vulgaires dons de nature, revendiquant pour toi la conquête du mérite personnel qui fait la supériorité, et réservant ainsi pour ta part, dans le domaine infini du beau (lequel est caché comme le sont les plus précieux trésors), tout ce qui est nécessaire pour le vrai bonheur. Tu as ainsi laissé derrière toi tous ces malheureux, destinés seulement à maugréer un jour contre le sort.

Mais patience, s'il te plaît, un instant encore, et causons ensemble en amis et tranquillement.

Est-ce que, par hasard, tes compatriotes ne sont pas tous des désœuvrés, passant entièrement leurs jours et leurs nuits à divaguer dans les tavernes, ou à courir le Palais, armés de leurs sacs de procès? Et qu'y trouve-t-on dans ces sacs-là, bon Jupiter, et vous tous Dieux qui tenez les balances de la Justice? On y trouve toutes choses pleines de déloyauté, pleines d'outrages. Quels mensonges! quelles imprécations! quels accrocs à la justice! quelles gangrènes du bien! quelles plaies de la paix! quelles morts de la concorde chrétienne! D'autres, sans être des suppôts de l'ivrognerie (et disons, si tu veux, qu'ils ne boivent même pas de vin), n'en vont pas moins gaspillant leur temps, trésor divin, gaspillant leur intelligence, don de Dieu, pour jouer

δὲ οὕτως, ὡς οἶμαι· σὲ ὑπὲρ τὸ τῆς χώρας ἔθος ἀττικίζειν. Σὺ δὲ συνετάραττες τὸ εἰλικρινές. Ἀλλ' οὐκ οἶσθα τῆς μὲν φύσεως ζώπυρα ἄττα ὄντα πολλάκις ἀτελῆ· τὸ δὲ ἔθος ἐκ τῶν πολλῶν πράξεων καὶ παρὰ τὴν φύσιν ποτὲ προσφυόμενον; Η μὲν οὖν τῆς χώρας φύσις ἔστω προπετὴς ἐπὶ τὰ γράμματα καὶ πρός· τὸ δὲ ἔθος, ὦ καλέ, ποῦ ἐστὶν αὐτοῖς; Σὺ μέν, ὦ παῖ, ἀρίστου πατρὸς διὰ τὴν σπουδαίαν τροφὴν ἀπὸ φύσεως ἐκμυζήσας τὸ ἐμφυόμενον, ᾤχεο ἀπὸ τῶν σῶν ἡλίκων πόῤῥω εἰς κάλλιστον ἔθος ἀπιών, ἐκείνοις μὲν τῆς φύσεως τὸ κοινὸν ἀπολείπων, σοὶ δὲ τὸ ἴδιον πρὸς τὸ μέγα δύνασθαι διαρπάζων, ἀποτεμὼν σαυτῷ ἐκ τοῦ ἀφθόνου καλοῦ, δίκην τιμιωτάτων θησαύρων κεκρυμμένου, ὅσον ἅλις πρὸς τὴν εὐδαιμονίαν, αὐτοὺς ἀθλίους ἀπέλιπες, οὐκ ἄλλο μετὰ τοῦτο ἢ μεμψιμοίρους ἐσομένους.

Ἵνα δὲ καὶ οἰκείως καὶ πράως ἀλλήλοις διαλεγώμεθα, ἔπεχε μικρόν, ἀντιβολῶ.

Πᾶν τὸ ὁμόφυλόν σου οὐκ ἀργόν; οὐδὲ κάθηται ἡμέρας τε καὶ νύκτας ὅλας ἢ ἀλλοφρονέων ἐν τοῖς καπηλείοις, ἢ πρὸς δίκας μετὰ θυλακίου; ἐν ᾧπερ, ὦ Ζεῦ καὶ Θεοὶ ταλαντοδίκαι, τί ἐνυπάρχει; ἀπιστίας μεστὰ πάντα, πλέω δυσφημιῶν· ποῖα ψεύδη; ποίας ἀράς; ποῖαι τοῦ δικαίου φυγαί; ποῖαι γαγγραίναι τῆς ἐπιεικείας; ποῖα τηλέφια τῆς εἰρήνης; ποῖοι θάνατοι τῆς χριστιανῆς ὁμονοίας; ἄλλοι δὲ οὐκ οἰνοφλυγίας μελετῶσι, οὐ γὰρ οἶνον πίνουσιν, ἀλλὰ καὶ τὸν χρόνον, θειότατον κειμήλιον, καὶ τὸν θυμόν, δῶρον Θεοῦ, διαβιβρώσκουσιν ἐν τοῖς πεσσοῖς τε καὶ ἄλλαις ἀσελγείαις· ἐκεῖνοι μὲν οὖν ταῦτα, σὺ δὲ

φιλολογεῖς· ἐκεῖνοι διὰ τὴν αὐτῶν μωρίαν ἀπανθρωποιοῦνται, σὺ δὲ πρὸς τὴν σοφίαν ἐνθεάζεις. Τί οὖν σοί τε καὶ τοῖς σοῖς ὁμοφύλοις κοινόν, ὦ μακάριε, πλὴν ἡ τοῦ αὐτοῦ ἡλίου ὅρασις; οὗπερ ἐὰν τύχῃ ἐκείνους στερηθῆναι, τυφλοὶ καὶ ἀπομματωθέντες ἀπαξάπαντες διατελήσουσι· σοὶ δὲ ὁ ἀληθὴς ἥλιος ἀναφανεῖται εἰσαεί, οὐδέποτε γὰρ διαλιπὼν ἔσεται, ἀφ' ἑαυτοῦ μόνου στίλβων, μόνος τοῦ παντὸς ἀρχή τε καὶ τέλος.

Ταῦτα περὶ τῆς σῆς πατρίδος ἐγώ, ὁ νῦν φεύγων ἐν τούτῳ τῷ ἀγῶνι σὲ ὑπ' ἐμοῦ θαυμαστῶς ἐπαινούμενον. Ἀλλὰ ἔγραψα μέν, οὐκ ἐγνώρισα δέ. Οὐ φθονέω τῶν ὑμετέρων, ὦ δαιμόνιε, οὐ φθονέω, οὐ τῶν ὑμετέρων, οὐ τῶν ἄλλων ἀπορῶν, ὧν ἀπορεῖν δοκῶ, εἰ μή τό γε φθονούμενον ἤ τι· τὰ δ' ἐκείνων οὐδ' ἐστί, τοσούτου δεῖ ὡς εἶναι φθόνου ἄξια.

Ἐμοὶ δὲ σκόπος εἷς καὶ ἐν δυοῖν ἀτραποῖν, καὶ τούτοιν στενωτάτοιν· εὐδαιμονία ἐν ἀληθείᾳ καὶ εὐπραξίᾳ· τὰ δ' ἄλλα πάντα βόρβορόν μοι καὶ ἀτυχίαν εἶναι ὁ ἐμὸς βίος μαρτυρεῖ· διὸ καὶ σὲ πρὸς τούτοις μάλιστα ἐμακάρισα τῆς πρὸς τὰ καλὰ σπουδῆς, πρὸς ἥνπερ ἐμοῦ κεντοῦντος, ἔγραψας καλῶς πεποιῆσθαί μοι τρέχοντά σε ἐποτρύνοντι.

Καίπερ οὐκ ἐβουλόμην ἂν ἐγὼ τῆς σῆς διανοίας καταχρῆσθαι τὰ τοῦ Πλάτωνος διαγράμματα, οὔτ' αὐτὴν ἀπὸ τῶν ἐκείνου ληκυθίων ἀπαλείφεσθαι. Τί γὰρ ἐπαίρεις σαυτὸν πρὸς τὴν παρ' ἐκείνῳ τῶν εὐσεβῶν χώραν; ἆρα γ' ἦν ἀνδρὸς σόφου ἢ αἰσυμνήτου ἀγαθοῦ προτίθεσθαι τὰ βραβεῖα τοῖς εὖ βεβιωκόσι κήπους ἐπικουρείους μετὰ τοῦτον τὸν βίον, οὕσπερ οὐδ' ἐνταῦθα

aux dés ou se livrer à d'autres dissipations. Oui! voilà ce qu'ils font, ceux-là, tandis que tu étudies. Eux, par suite de leur folie, cessent d'être des hommes, tandis qu'en marchant vers la sagesse tu t'inspires de Dieu! Qu'y a-t-il donc de commun entre toi et tes Gascons, mon ami, si ce n'est la vue du même soleil? Et s'il leur arrivait d'en être privés, de ce soleil, du même coup ils deviendraient tous aveugles et traîneraient leur vie dans les ténèbres. Pour toi, au contraire, le vrai soleil brillera à jamais; jamais sa clarté ne s'obscurcira, car celui-là brille par lui-même, et, seul, il est le commencement et la fin de tout.

Et voilà ce que je disais sur ta patrie, moi qui, en ce débat, me vois obligé maintenant de me défendre contre celui dont j'avais fait de si pompeux éloges. Eh bien! oui, je l'ai dit, mais sans le proclamer pourtant sur les toits. Je n'envie pas vos biens, mon cher, non, en vérité. Et qu'aurais-je à faire de vos biens ou de quoi que ce soit dont vous me supposez dépourvu? J'ai l'habitude de n'envier que ce qui en vaut la peine; or, ici, loin qu'il y ait chose digne d'envie, il n'y a au fond rien du tout.

A mes yeux, la vie ne peut avoir qu'un but, auquel conduisent deux chemins, deux chemins étroits : c'est le bonheur par la vérité et par la vertu active. Tout le reste, pour moi, n'est que bourbier et erreur : ma vie en est le témoignage. C'est aussi dans cet esprit que je t'ai particulièrement félicité de ton application aux nobles études, et à mes exhortations tu as répondu que j'avais bien fait d'aiguillonner un homme déjà en train de courir.

Pourtant, je ne voudrais pas que les spéculations de Platon envahissent ton esprit au point de l'effacer sous un tas de chimères. Quelle singulière idée as-tu d'aller te nicher dans son Ile des Bienheureux! Était-il donc d'un homme sage ou d'un juge sérieux de proposer en prix, après la mort, à ceux qui ont le mieux vécu, ces jardins épicuriens que nous n'avons même pas jugés dignes de notre recherche ici-bas?

Ce n'est pas nous qu'il pourrait prendre à ces sophismes, à ces images enfantines, bonnes pour des bambins, pour des femmelettes amoureuses de futilités, lorsqu'il nous plante complaisamment des arbres, des bois sacrés tout couverts de fleurs, produisant deux fois l'an des semences, des fruits de toutes sortes, au bord de ces eaux délicieuses qui bouillonnent sans jamais tarir. Et pourquoi, du même coup, n'avoir pas préparé des couches, aménagé des repos et, par Mercure! des prytanées pour s'y loger? Car si les fruits sont nécessaires pour refaire ce qui s'est décomposé, dissous, évaporé, le reste le serait tout autant, pardieu!

Pour moi, vois-tu, il est depuis longtemps une autre attente qui l'emporte sur ces niaiseries d'aussi loin que le ciel est distant du chaos : la réunion suprême avec le premier auteur des choses, active identité se concentrant en soi et poursuivant sans effort son évolution infinie, supérieure à tout, égale seulement à elle-même et pareille pour l'éternité. Adieu!



ἀξίους ἡγούμεθα ὡς παρασκευάζειν ἡμᾶς πρὸς ἐκείνους; Οὐ γὰρ ἡμᾶς ἔλαθε σοφιζόμενος καὶ τοιαύτας παιδίας ἐπιχρώζων παισὶ καὶ γυναίοις ὑθλοπάθεσι, δένδρα προφυτεύων καὶ ἄλση ἀμφιθαλῆ ἐν διετίοις ὥραις φέροντα πανσπερμίαν καὶ παγκαρπίαν καὶ ὑδάτων γλυκέων ἀεννάους ἀναβράσεις. Τί δ' οὐ καὶ κλίναι ὑπέστρωντο καὶ ἀνάπαυλαι συνίσταντο καί, νὴ τὸν Ἑρμῆν, πρυτανεῖα ἐς τὸ καταλύειν; ἐὰν γὰρ καρποὶ ἀναγκαῖοι εἰς τὸ ἀνατιθέναι τὸ ἀναλωθέν, ἢ διαλυθέν, ἢ ἐξατμηθέν, καί, νὴ Δία, ταῦτα.

Ἐμοὶ δὲ ἄλλα ἤδη προυτέθη, ὅσον οὐρανὸς ἀπὸ χάους διέστηκε, τοσοῦτον τοιούτους τοὺς λήρους ἀπολείποντα· ἄκορος ταυτότης μετὰ πρώτου δημιούργου ἐν ἑαυτῇ συλληφθεῖσα, καὶ ἄνευ πόνου απείρως μεταστρεφομένη, ἁπάντων μὲν κρείττων τῶν ἄλλων, αὐτῇ δὲ ἀδιαλείπτως ἴση τε καὶ ὁμοία. Ἔρρωσο.





NOTES

PAGE 17 : ʽΟ Σκαλανός. Voilà un article qui ne manque pas de signification. Il est là pour rappeler au petit cadet de Gascogne l'insigne honneur qu'il a d'être loué par le seigneur de l'Escale, que dis-je? par Jules-César des princes della Scala.

P. 17, ligne 1 : Δοίη ὁ Θεός. Formule Homérique. *Iliade,* I, 18.

P. 17, ligne 2 : Πράττειν καλῶς. Je sais que cet accouplement de mots forme un idiotisme dont le sens est un peu différent de celui que je donne. Mais on verra plus loin (p. 21, l. 10, et p. 26, l. 87) que Scaliger prend ces mots dans leur sens isolé ordinaire, comme l'a fait d'ailleurs Aristote, cité dans *Thesaurus* d'Henri Estienne.

P. 17, l. 3 : Ἔτι ἁπαλή. Imbert, né en 1530, avait alors environ vingt-sept ans. L'expression est donc un peu forcée; mais Scaliger envisage surtout l'âge de la souplesse et de la perfectibilité des facultés intellectuelles.

P. 17, l. 3. Il vaudrait mieux lire ἔῤῥωται. Scaliger a ajouté à cette forme le σ euphonique que les Attiques et en général les écrivains modernes ont introduit au parfait passif dans un assez grand nombre de verbes (voyez Fischer, *Sur la Grammaire de Weller,* II, p. 402-403). M. Alexandre, dans la onzième édition de son *Dictionnaire grec,* et M. H. Congnet, dans son *Manuel des verbes irréguliers,* enregistrent encore le parfait ἔῤῥωσμαι.

P. 17, l. 5 : Σοφίζειν. Bien que l'emploi de l'actif ne soit pas sans exemple, σοφίζεσθαι serait d'un meilleur emploi en ce passage, si du moins il a bien le sens que je lui ai donné.

P. 17, l. 7. Voici cet éloge de Scaliger par Imbert :

Τηλυγέτη Ζηνὸς θυγάτηρ πολύμητις Ἀθήνη,
παρθένος οὖσα καλή, πάντας ἔφευγε γάμους·
ταῦτα δὲ μαψιλάκαι ψευδῶς ἤεισαν ἀοιδοί,
τοὔνεκα καὶ πάμπαν ψεύδεα ταῦτα πέλει.
Γείνατο γάρ σε Διὸς τέκνον φίλον Ἀτρυτώνη,
Μαιάδος ἡδυλόγῳ παιδὶ μιγεῖσα γάμοις·
εἴ σ' οὖν Τριτωνὶς τέκεν, ὦ πάτερ, οὔτι γε θαῦμα
εἰ πάϊν ὃν μήτηρ ἔκτισε παντοδαῆ.

« La fille préférée de Jupiter, la sage Minerve, malgré l'éclat de sa jeune beauté, repoussa tout hymen. Voilà ce qu'ont rechanté sans cesse et mensongèrement ces radoteurs de poètes ; et c'est ainsi que de pures faussetés sont en crédit de par le monde. La fille chérie du maître des Dieux, cette infatigable Minerve, t'enfanta, ô Scaliger ! s'étant unie d'amour à Mercure, le fils éloquent de Maia. Or donc, si la déesse sortie du cerveau de Jupiter te donna le jour, il n'est point surprenant, maître vénéré, qu'une mère pareille ait doué son enfant de la science universelle. »

P. 17, l. 19 : Ἐν θωπεύσει. Il faudrait lire : θωπείᾳ.

P. 18, l. 21 : Κέντρα. Ce rapprochement et cet emploi figuré de χαλινός et de κέντρον se trouvent dans Longin (*Du Sublime,* II, 2).

Cf. *J.-C. Scaligeri Epistolæ,* p. 35 et suiv. — Il est intéressant de voir comment Jules-César Scaliger et André Chénier se sont rencontrés dans ce programme d'indépendance intellectuelle. Chénier a dit (*Invention,* vers 91) :

Quoi ! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,
N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles,
Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,
Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,
Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée
Et du premier sillon fendre une onde ignorée ?
Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs
Respirent dans les vers des antiques auteurs :
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes :
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,
Sans penser, écrivant après d'autres qui pensent,
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu ?

et plus loin (vers 182) :

Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs,
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques :
Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

P. 18, l. 23 : Τοῦ εὐγενοῦς ἀνδρὸς εἶναι κ. τ. λ. André Chénier (*Invention*, vers 162) :

Libre et sans détour,
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.

P. 21, l. 2 : Τὸ δὲ νῦν ἐργῶδες. Il est presque superflu d'avertir le lecteur que cette seconde lettre est une réplique de Scaliger provoquée par la réponse d'Imbert à la première. Nous n'avons malheureusement plus cette réponse d'Imbert; mais on va voir qu'elle était un plaidoyer *pro domo sua*, c'est-à-dire en faveur de la Gascogne.

P. 21, l. 10 : Hérodote, *Histoires*, livre IX, ch. 122. — Pour l'intelligence complète de ce qui va suivre, il est nécessaire de donner ici une plus complète citation du passage d'Hérodote. En voci le texte : Φιλέειν γὰρ ἐκ τῶν μαλακῶν χώρων μαλακοὺς γίνεσθαι· οὐ γάρ τοι τῆς αὐτῆς γῆς εἶναι καρπόν τε θωϋμαστὸν φύειν, καὶ ἄνδρας ἀγαθοὺς τὰ πολέμια. — « C'est le propre des pays doux de produire des populations amollies, et jamais la même terre n'engendre à la fois fruits admirables et hommes vaillants à la guerre. »

La querelle un peu subtile que Scaliger fait à Hérodote a probablement pour base unique les mots φύειν ἄνδρας μαλακούς appliqués à une région quelconque. Scaliger ne nie point, comme on pourrait le croire tout d'abord, les influences climatologiques; mais il distingue entre les influences physiques et les influences morales, et, à la suite d'Aristote (*Morale*, II, 1), il accorde à ces dernières une puissance prépondérante. Posant en principe l'état d'insuffisant développement intellectuel de la Gascogne de son temps (principe d'ailleurs très contestable), il n'admet pas que l'on puisse l'excuser en invoquant une prétendue débilité native, une fatalité physique, et il se croit autorisé à la déclarer coupable d'une négligence de culture, d'un mauvais régime moral. — A ce sujet, ai-je besoin de rappeler les remarquables considérations émises dans le traité d'Hippocrate : *Des airs, des eaux et des lieux*, et les développements célèbres de Montesquieu dans l'*Esprit des Lois?*

P. 22, l. 21 : Οὐ γάρ, κ. τ. λ. Scaliger a dans la pensée plusieurs passages de la *Morale* d'Aristote. Voir en particulier le chap. VII du premier livre.

P. 22, l. 22 : Ἐμπεφυκότα. Tout ce passage paraît avoir été inspiré par la lecture de Philon le Juif (p. 216 et suivantes, édition de Paris, 1640).

P. 22, l. 24 : Οἱ περὶ τὸν Πλάτωνα. Scaliger fait allusion à ce passage de Plutarque (*Questions naturelles*, I, 1) : Ζῶον γὰρ ἔγγειον τὸ φυτὸν εἶναι οἱ περὶ Πλάτωνα καὶ Ἀναξαγόραν καὶ Δημόκριτον οἴονται. Cf. *Opinions des philosophes*, XXVI. Le passage de Platon visé ici est, je crois, dans le *Timée*, p. 90, A. Du reste, il faut remarquer que l'auteur venait d'examiner longuement ces doctrines des anciens dans un commentaire exégétique des livres *De Plantis* attribués à Aristote. On trouve même dans ce livre, publié en l'année 1556, plusieurs passages auxquels Scaliger se reportait mentalement en écrivant à Imbert. En ce qui concerne Plutarque il faut remarquer que, précisément à cette époque, Scaliger avait eu occasion d'en faire une étude particulière. Voyez mon introduction aux notes de La Boëtie sur l'Ἐρωτικός.

P. 22, l. 26 : Ὅπερ ὁρᾷς. L'emploi figuré de θύλακος semble remonter à un mot célèbre d'Anaxarque (Voy. Gataker sur Marc Aurèle, VIII, 37); mais Scaliger fait particulièrement allusion à un proverbe cité par le comique Alexis et conservé par Athénée (*Banquet des Savants*, XI, 470).

P. 22, l. 27 : Ἄνθρωπός ἐστι. Cf. Platon, *Ier Alcibiade*, 130, c).

P. 22, l. 28 : Διψῶν τὰ ἄνω. Il semble qu'il vaudrait mieux lire : τῶν ἄνω.

P. 22, l. 29. Un chapitre des observations de Scaliger contre Cardan (*Exercit.* CXL, 2) traite du même sujet et se termine ainsi : « *Postremum est a fine contemplandum. Nam sicuti plantæ os a terra, sic nobis oris situs a cœlo; ut quemadmodum illæ indè, sic nos illinc nostrarum actionum principia hauriamus.* »

P. 25, l. 49 : Προσφυόμενον. Scaliger a présent à la pensée et paraphrase d'assez près le commencement du second livre de la *Morale* d'Aristote.

P. 25, l. 63 : Ἀλλοφρονέων. Il y a ici une irrégularité d'accord provenant de l'attraction de la pensée.

P. 25, l. 64. J'avoue avoir hésité sur le sens de cette phrase : ἢ πρὸς δίκας μετὰ θυλακίου. L'emploi figuré de θυλάκιον, quelques lignes plus haut (p. 22, l. 26) et sa réunion à ἀσκός ne faisaient qu'augmenter mes doutes. Et puis, l'emploi du langage de la

Grèce antique éloigne d'abord de l'esprit son application à des usages particuliers de la France moderne. J'ai enfin songé aux *sacs de procès* des procureurs du XVI[e] siècle, et je suis convaincu que cette interprétation rend exactement la pensée de Scaliger. Du reste, pour justifier ma traduction, je puis citer l'auteur lui même : en ses poésies latines (*J.-C. Scaligeri Poemata,* éd. de Commelin, 1621, p. 388), il dit, parlant encore de ses voisins de l'Agenais :

.... litibus tremenda secta saccorum.

P. 25, l. 66 : Ποίας ἀρᾶς. Il semble qu'il y ait ici un lapsus. La notion implicitement contenue dans le mot δυσφημιῶν ne semble pas suffisante pour justifier cette syntaxe.

P. 25, l. 67 : Τηλέφια. Il faudrait ajouter ἕλκη, et lire : Τηλέφεια.

P. 25, l. 69. Scaliger se souvenait encore de Philon, p. 867, B, C, éd. de 1640.

P. 26, l. 78 : Ἀρχή τε καὶ τέλος. Ce passage est une réminiscence de Platon, *Rép.* VII, p. 532, 533, éd. d'Henri Estienne. — Sur l'ὄμμα ψυχῆς, voyez Wyttenbach sur Plutarque (*De sera numinis vindicta,* p. 94).

P. 26, l. 82 : Οὐκ ἐγνώρισα σέ. Je ne sais si j'ai bien saisi le sens de ces mots, car, en réalité, Scaliger ne s'est point gêné pour publier en toute circonstance ce qu'il pensait des habitants de l'Agenais. Dans la préface de sa *Première harangue contre Erasme* (Tolosæ, 1621), on lit (p. 3) : « ... *Quo concilio hactenus orationem illam* » *[contra Erasmum] edendam distulerim, nemini admirationi* » *esse debet, qui, quibus in locis, quibusque temporibus, quasve* » *inter gentes agam, compertum habuerit. Agennum oppidum* » *est Aquitaniæ, ut incolæ jactant, princeps.... Ager ubertate* » *soli incertum est prositne magis incolis, an officiat : ita annonæ* » *spe suspensi omnia munia, non civilia solùm, sed rustica quoque* » *negligunt. Propterea animi cultui minùs student. Si quis tamen* » *ad literarum studia sese applicat, lucro illectus agitur eam in* » *partem cujus ope fortunarum suarum promoveat gradum. Id* » *unum hîc intuemur, ut acceptum patrimonium ampliore censu* » *faciamus...* »

Cette préface est datée de 1531, vingt-six ans avant les lettres à Imbert. En 1535, dans sa *Seconde harangue contre Erasme*

(p. 31, éd. de Toulouse, 1620), il renouvelait la même critique et se plaignait de son isolement au milieu des barbares. On voit que chez Scaliger c'était une opinion invétérée. Voici du reste le portrait versifié des Agenais qu'il envoyait à Ferron (*Poemata*, p. 389-390) :

At me hic nocentum Nitiobrigum turba,
Inertia ebriosa, muccido in luxu
Cuivis Megæræ ambacta, ...
Miratur execrare quæ ipsa sacravit,
Certationes, pervicacias, rixas,
Mendaciosum pectus, invidos mores,
Hydras Cleonis, Alphii truces hydras,
Colere quietam, solitariam vitam,
In totum ab istis Cerberis abhorrentem,
Qui fœnus acre persequuntur, ac lites.

Une autre peinture satirique du Gascon d'Agen au temps de Scaliger se trouve aux pages 403-404. Elle se termine par ce trait de mœurs plus mordant encore que le reste :

Cœlum fatigans cereisque, votisque,
Templi frequentans limen, assidens aris,
Deum nec intus esse, nec foris credit.

On voit que Jules-César Scaliger s'est plu sur ce point à diversifier l'expression de ses critiques, mais qu'à aucune époque il n'a pris soin de se taire sur ce qu'il pensait de la Gascogne d'alors. La Gascogne d'aujourd'hui se console en songeant qu'Erasme n'a pas été mieux traité qu'elle par cette plume hautaine et tranchante; elle prend sa revanche en honorant le grand érudit, et en s'efforçant d'élever chez elle-même un mouvement populaire à sa mémoire respectée. (Voyez les excellents travaux de M. de Bourrousse de Laffore et de M. Ad. Magen relatifs à Jules-César Scaliger.)

P. 26, l. 92. Je donne la leçon de mon apographe; mais il est probable que Scaliger a écrit : τῇ σῇ διανοίᾳ.

P. 26, l. 93. Scaliger (*Poemata*, p. 42) :

Ecce ego, cui rigidi arrident spineta Lycei,
Nec divina placent magni pigmenta Platonis...

P. 26, l. 96 : Τοῖς εὖ βεβιωκόσι. Voyez Platon, *Gorgias* (523, A, B) et *Axiochus* (371, C). — Scaliger se souvient évidemment d'un passage de Plutarque, *Parallèle de Cimon et de Lucullus*, 1.

P. 29, l. 98 et suivantes. Cette fin est remplie d'expressions empruntées à Platon et aux néo-platoniciens.

P. 29, l. 100 : Προφυτεύων. Autre inspiration évidente de Philon (p. 48, A, B, éd. de 1640).

P. 29, l. 101 : Διετίοις. Mot douteux dont le sens n'est pas net. Je l'ai traduit en me reportant à cette phrase du *Critias* (p. 118, E) à laquelle il fait évidemment allusion : Καὶ δὶς δὴ τοῦ ἐνιαυτοῦ τὴν γὴν ἐκαρποῦντο. Du reste, Platon lui-même ne fait que varier un vers fameux d'Hésiode sur les habitants des Iles des Bienheureux (*Travaux et Jours*, 172) :

τοῖσιν μελιηδέα καρπὸν
τρὶς ἔτεος θάλλοντα φέρει ζείδωρος ἄρουρα.

P. 29, l. 103 : Καὶ κλίναι. C'est précisément ce que Platon reproche à Musée d'avoir fait (*Répub.* II, 363, C).

P. 29, l. 103 : Ἄκορος. Il faut remarquer que, du temps de Scaliger, ce mot n'était pas encore enregistré par les lexiques.







APPENDICE

En m'envoyant la transcription des deux épîtres que l'on vient de lire, M. du Rieu, qui avait rencontré le nom d'Imbert inscrit dans un autre fragment de lettre, eut la bonne grâce de m'en communiquer l'original même. Malgré l'absence de signature, j'y reconnus de suite le post-scriptum *d'une missive de Jean de Maumont à Scaliger, et j'ai retrouvé plus tard dans le volume de 1600, p. 243 et suivantes, la lettre à laquelle cet appendice doit se joindre. Le morceau étant inédit, je le donne ici afin que les possesseurs du recueil publié par Dousa puissent l'ajouter à la page 248, à la suite du premier* post-scriptum *de la dépêche de J. de Maumont.*

La fièvre dont ce dernier disait être atteint avait singulièrement altéré son écriture qui n'est pas facile à déchiffrer. J'espère donner toutefois une transcription exacte.



Monsr SCALIGER, A AGEN.

UT tibi plenius satisfacerem, Aurati versus, quos de te scripsit, ponendos initio operis tui ad Cardanum, festinato descripsi, cum in chalcographia Vascosani essem et hesternas literas meas properanti homini dare ad te vellem. Sic ergo habent : *(Suivent les vers grecs de Daurat imprimés en tête du livre contre Cardan.)*

Alterum Imberti epigramma non vacat exscribere, ob urgentem nuncii festinationem. Vale. Ex chalcographia Vascosani, Idib. Mart. festinantissime, ut vides, et vacillanti manu, ob febrim et tremorem, quo nundum vix bene relinquor. — Utrumque epigramma ab auctore mihi heri vesperi est missum in hanc typographiam. Imbertus, quantum mihi licuit epigramma oculis tunc, ut homini occupato et male valenti, lustrare, ait in summa nugari qui aiunt Pallada virginem, cum te, Apollinem patrem, pepererit.

Legam attentius et curabo utrumque excudendum, nam digni sunt homines quibus hac in re mos geratur, tui, pol, amantissimi et veri laudum tuarum prædicatores. Iterum vale.



